

TEMPERATURE

Du 29 juin 1900.

Table with 2 columns: Direction (N, NE, E, SE, S, SW, W, NW) and Temperature (Fahrenheit and Centigrade).

Exposition Universelle de Paris.

Nous informons nos lecteurs qu'on peut aller visiter l'Exposition Universelle de Paris, qu'ils peuvent faire adresser leur correspondance chez nos correspondants à Paris, Mrs. Mayence, Favre & Cie, Directeurs du "COMPTOIR INTERNATIONAL DE PUBLICITE", 15, rue de la Grange-Batelière.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- List of articles in the next issue: Fin de Sicile, suite et fin, J. Gentil; La Punition de Casabon, conte inédit; L'Hot de Ste-Hélène; Eude Britannia, poésie, J. Gentil; La Fin de Paris; Vieux Garçon; Une Mère; Le Transsibérien; L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche; Montanités, chiffron; L'Actualité, etc., etc.

HOPITAL

DES

Yeux, du Nez, des Oreilles et de la Gorge.

RAPPORT ANNUEL.

Nous avons sous les yeux le rapport annuel de l'Hôpital des Yeux, du Nez, des Oreilles et de la Gorge, de l'Hôpital des Sens, comme on dit vulgairement. Impossible, en lisant ce rapport, de ne pas vivement frappé des travaux immenses accomplis par cet hôpital et des innombrables bienfaits dont lui est redevable le public.

Il est fondé par le Dr de Roaldes qui, grâce à ses efforts incessants, a une persévérance qu'aucun obstacle n'a pu rebuter, a réussi à en faire l'admirable institution dont la Louisiane est si justement fière aujourd'hui. Elle est arrivée à un tel point, qu'il devient urgent de la transformer et d'en faire une institution d'Etat—ce qui n'empêche nullement les âmes généreuses de continuer à lui venir en aide, en attendant que le transfert de cet hôpital soit accompli.

Vent-on savoir combien de consultations il s'est donné à l'Hôpital des Sens, depuis sa fondation, qui est toute récente? 347,760, dont ont profité 5,356 patients, et ont nécessité 8,588 opérations. Ces chiffres paraissent tabuleux; ils ne sont que réels.

Ajouté à cela 36,277 patients provenant de toutes les paroisses de l'Etat, en dehors de celle d'Orléans, et 7,317 étrangers venant de tous les points de l'Union et même de l'Europe. Qu'on dise après cela que l'Hôpital des Yeux, des Oreilles, du Nez et de la Gorge ne mérite pas l'appui de toute la population et celui de l'Etat! C'est incontestablement l'institution qui depuis 10 ans a rendu le plus de services à la Nouvelle Orléans et à la Louisiane.

Nous nous bornons pour aujourd'hui à donner les noms du comité exécutif: MM. Geo. Whitney, président; Gén. W. G. Vincent, vice-président; Hippolyte Laroussini, Jos. A. Hineks, Walter R. Stauffer, Dr A. W. de Roaldes et Dr H. Dickson Bruns.

DEUX

Fêtes Américaines.

Depuis que l'Exposition est inaugurée, les fêtes succèdent aux fêtes, et les Américains continuent à se distinguer par celles qu'ils donnent.

M. Thomas W. O. Walsh, un des dix-huit commissaires de l'Exposition nommés par le président McKinley, — commissaire national du Colorado—offrait ces jours derniers un petit voyage en Seine aux commissaires nationaux des Etats-Unis et aux commissaires des différents Etats.

Il n'a pas ménagé ses efforts pour offrir à ses convives un plaisir sans mélange, et ses efforts ont été couronnés de succès. Pour la circonstance, il avait loué pour toute l'après-midi deux bateaux-mouches nouveau modèle, qu'on pouvait voir amarrés au pont Royal, à partir de dix heures du matin, et décorés aux couleurs américaines et françaises.

Dès 11 heures, les invités arrivaient, reçus avec une amabilité exquise par M. et Mme Walsh. Sur le pont, des roses, beaucoup de roses, et des plantes vertes: on se serait cru au milieu d'un jardin. Dans ce cadre étaient installées des petites tables, joliment décorées aussi, parsemées de fleurs. On allait s'y asseoir tout à l'heure pour déjeuner.

Nommés les convives, et avant tout, les commissaires nationaux: M. et Mme Ferdinand W. Peck, M. Benjamin D. Woodward, M. et Mme Potter Palmer, M. et Mme James Allison, M. et Mme Brutus J. Clay, M. et Mme Chas. A. Collier, M. et Mme Michel de Young, M. William L. Elkins, Ogden, H. Rethers, M. et Mme Calvin Manning, M. et Mme Franklin Murphy, M. et Mme Louis Stern, M. et Mme William J. Thompson, M. Arthur Vallois, Mlle Marion Cockrell.

Voici maintenant les commissaires d'Etat: M. et Mme Homer, M. C. King, Mme Charles W. Knowles, Mme Cullop, colonel William Griffith, M. et Mme Walter S. Allen, Mme Geo. Metcalf, Mme Isabel, M. et Mme Mlle Ideman, M. et Mme Hirsch, Mme Dalph. M. Falk, M. M. T. V. Rynyon, B. C. Frumau, W. Foote, M. et Mme W. V. Iaskill, M. José E. Silva, J. W. Iates.

Parmi les autres convives, citons: Major, Mme et Mlle Brackett, Mme D. Manning, M. et Mme Percy Peixotto, M. et Mme Ch. Simms, M. et Mme Syff, M. et Mme Seligman, Mlle Voss, M. C. H. Crocker, M. et Mme Moffat, Mme Harrow, Mlle Clark, Mlle Elsie Reasoner, M. et Mme Wood, colonel W. M. Hester, M. et Mme Marshall, M. et Mme Rosendale, Mme Lucy Martin, Mmes Brown, Deering, Hurst; M. L. M. Blakely, Mlle S. A. Day, M. et Mme Dodges, Mme Valequez, révérend H. Maloué, Mlle Clayton, capitaine Mattox, M. et Mme Cory, etc., etc.

Du pont de la Concorde à Argenteuil, il n'est pas besoin de dire que le voyage a été délicieux. Un excellent orchestre charmait les oreilles, tandis que la nature et les jolies ladies et miss présentes ravissaient les yeux. On a excellément déjeuné, beaucoup ri; on a aussi beaucoup parlé de l'Exposition dont tout le monde vantait les merveilles.

Au retour, on a dansé sur le pont; M. et Mme Walsh ont donné le signal de cette sauterie improvisée. Le soir, nouvelle fête, offerte également par M. Walsh, aux commissaires de l'Exposition des Etats-Unis; grand banquet par petites tables suivi de soirée, à l'Elysée Palace Hôtel.

A l'heure des toasts, M. Walsh s'est levé, et portant un toast au président des Etats-Unis et au Président de la République française, a trouvé des expressions particulièrement heureuses pour caractériser l'entente cordiale qui règne entre son pays et la France.

Mme Potter Palmer et Mme Daniel Lesneur ont pris la parole après lui, avec beaucoup de succès et beaucoup d'autorité. L'une et l'autre font partie des "commissaires nationaux" de l'Exposition de 1900, et elles représentent avec beaucoup de dignité—et beaucoup de talent aussi—leur pays.

Parmi les convives, un grand nombre de personnalités américaines qui avaient pris part au charmant voyage en Seine dont il est parlé, —personnalités déjà nommées.

Citons encore: M. Gowdy, consul général; M. et Mme Nagelmakers, M. Thornton, M. et Mme Sanders, M. et Mme Hulbert, M. Charles Boynton, M. et Mme Ch. H. Simms, M. et Mme Gore, M. M. John B. Caldwell, major J. B. Kerr, John Getz, Quesada, José T. Silva, etc., etc.

La soirée musicale a été de tous points réussie. On a applaudi successivement Mlle Vincent et M. Delmas, de l'Opéra, acclamé dans les Deux Grenadiers, de Schumann; Mlle Marignan, de l'Opéra-Comique; M. Brun, violon solo de l'Opéra, et enfin Mlle Maite, dans les "Dances du Directoire", qui ont obtenu, comme toujours, un succès énorme de beauté et de talent. M. William-Marie, auteur de la musique, les accompagnait, et a eu sa part du succès.

Soirée complète, comme on voit.

Le 14 Juillet à Paris.

Le Président de la République, contrairement à ce qu'on a annoncé, sera à Paris le 14 juillet, et l'assistera à la revue de Longchamps. Cette revue non seulement n'a pas été contremandée, comme on l'avait prétendu, mais le gouvernement a l'intention, au contraire, de lui donner, à l'occasion de

l'Exposition universelle, le plus d'éclat possible.

Il est vrai d'ailleurs que le Président de la République a l'intention d'aller aussi à Cherbourg assister à la grande revue navale que l'on prépare dans la Manche, et à laquelle prendront part toutes nos escadres.

Mais ce n'est point ce déplacement qui pourrait l'empêcher d'être à Longchamps pour la revue du 14 Juillet, car c'est au mois d'août seulement qu'aura lieu la grande revue navale de Cherbourg.

En somme, il y aura cette année, à l'occasion de l'Exposition, deux revues au lieu d'une: la revue militaire du 14 Juillet et la revue navale du mois d'août; et le Président de la République assistera à l'une et à l'autre.

LA DÉFENSE NATIONALE EN FRANCE

M. Chautemps et la marine de guerre.

Une séance récente de la Chambre des Députés.

Les projets intéressant la défense nationale, que la Chambre discute depuis plusieurs jours, sont au nombre de trois; l'un d'eux, relatif aux colonies, pour lequel est expédié en cinq minutes, car il ne se heurte à aucune opposition. Il a cette rare et bonne fortune de ne compter, dans les commissions et dans l'Assemblée, que des partisans; mais, par une de ces coïncidences parlementaires si nombreuses, cette trinité forme, au point de vue de l'éloquence, un véritable bloc. On votera les projets séparément; on les discute pièce-méle. Les orateurs inscrits ont le droit de parler indifféremment sur celui-ci, sur celui-là, sur cet autre, et aucun d'eux n'entend renoncer à un si précieux privilège. La discussion générale se prolonge; elle recommencera ensuite sur chaque projet, sur chaque article de chaque projet; on perdra beaucoup de temps, c'est là précisément le fin du fin, le beau du beau du parlementarisme.

M. Chautemps, qui fut ministre des colonies et qui n'ignore rien des choses concernant la marine de guerre française, s'est longuement étendu, mais pas trop, sur le duel du croiseur et du cuirassé, sur la lutte entre la jeune et la vieille marine. M. Lockroy est le champion du croiseur et des jeunes marins; M. Chautemps rompt une lance en l'honneur des cuirassés et des vieux loups de mer. L'un et l'autre, d'ailleurs, sont des hommes de progrès; seulement, M. Lockroy marche un peu plus vite: il est ou se croit en avance sur après-demain.

Tout en reconnaissant que la jeune marine a rendu des services, M. Chautemps soutient que l'ensemble de son œuvre est mauvais. Elle sacrifie tout à la vitesse; elle compte beaucoup trop sur la course, oubliant qu'elle est abolie, ignorant, dans tous les cas, qu'elle n'a jamais réussi qu'à faire monter démesurément le taux des primes d'assurances.

M. Chautemps.—Le véritable moyen d'être fort est de posséder la vraie force, celle qui permet, non de fuir, mais d'aller droit à l'ennemi. Ayons donc des

cuirassés; mais qui s'y frottera s'y piquera. (Vifs applaudissements.)

M. Lockroy s'y est piqué et il regimbe. M. Chautemps l'a mis sur la sellette; il se précipite à la barre et, se transformant d'accusé en avocat, prononce un plaidoyer pro domo, ou, plus exactement, une apologie des tendances, des intentions et des actes de son récent ministère.

M. Lasies.—Je prie M. le ministre de la marine de vouloir bien me dire si l'industrie française est en état de faire face à toutes les commandes qui lui seront faites pour la réfection de la marine.

M. le ministre de la marine.—La marine s'en est assurée.

M. Lasies.—Je prends acte de cette déclaration; mais s'il en est ainsi, pourquoi le ministre a-t-il commandé deux canonnières à une maison anglaise? (Rires et applaudissements à droite.)

M. le ministre de la marine.—J'ai trouvé, quand je suis arrivé au ministère, engagé depuis plusieurs mois, une affaire en vertu de laquelle M. le ministre des affaires étrangères désirait que la France fit construire le plus rapidement possible deux canonnières destinées au Si-Kian. On est en train de les expédier en Indo-Chine.

M. Lasies.—Le traité a été passé le 4 août 1898, sous le ministère de M. Loubet. On aurait dû s'adresser aux arsenaux français de Fou-Tchéou et de Saigon, et non à une usine anglaise.

M. le ministre de la marine.—L'arsenal de Fou-Tchéou est un arsenal chinois; celui de Saigon est incapable de construire de semblables bâtiments. (Très bien! à gauche.) Et la Chambre, un instant ému, retombe dans son repos.

M. Aimond.

Un long discours de M. Aimond l'intéresse sans la passionner, et si les auditeurs sont attentifs, ils restent rases.

Comme M. Lockroy, M. Aimond trouve le projet ministériel insuffisant; comme M. Chautemps, il se prononce pour le cuirassé de fort tonnage contre le croiseur rapide, et il résume ainsi le système qu'il obtient toutes les préférences: "Une flotte métropolitaine prenant pour point d'appui la métropole elle-même."

M. Aimond.—Le cuirassé de 15,000 tonnes doit être le navire de l'avenir. Il pourra facilement, à la vitesse de dix-huit nœuds, aller à Port-Saïd et revenir sans prendre de charbon en route. Quant à sa puissance dynamique, elle est considérable, car des progrès énormes ont été réalisés par notre artillerie et notre métallurgie. La supériorité du canon français sur le canon anglais est de 32/0. Applaudissements! Pour la grosse et la moyenne artillerie, nous avons la supériorité du calibre.

Les problèmes internationaux se résoudreont désormais sur mer. La France saura s'élever au-dessus de ses divisions, se souvenir de son passé glorieux et prendre de viriles résolutions. (Applaudissements répétés.)

La discussion générale est close, sur ce discours très applaudi, et l'on vote l'article premier, avec une augmentation de 1,000 francs, demandée par M. Gerville-Réache, acceptée par le gouvernement et la commission.

NOUVELLE

EXPEDITION ANTARCTIQUE

A peine l'Expedition belge au pôle Sud vient-elle de prendre fin, qu'on annonce comme officielle, pour l'automne prochain, une nouvelle exploration des mers glaciales antarctiques. Cette fois ce sont les Allemands qui l'entreprendent. Cette importante nouvelle, nous l'extrayons d'un mémoire que vient de présenter au Comité météorologique international de Saint-Petersbourg le savant professeur Von Dygalki.

Cette expedition allemande, à la réussite de laquelle s'intéresse vivement le gouvernement germanique, partira très probablement de Kiel à la fin du mois d'août et se rendra directement au Cap en s'arrêtant seulement de temps à autre pour faire des sondages dans l'Océan Atlantique du Sud. L'équipement de l'expédition sera alors complet s'il est nécessaire et l'on commencera les observations magnétiques.

En quittant le Cap, le navire oinglera vers les îles Kerguelen en passant par les îles Crozet et du Prince Edouard. Aux Kerguelen, l'expédition procédera au moins à une observation des éléments magnétiques, avec la Boussole Normale l'appareil de Fox et le magnétomètre à déviations. Pendant le voyage les constatations météorologiques seront faites toutes les quatre heures. Entre onze heures du matin et une heure de l'après-midi les observations seront plus fréquentes, afin de déterminer aussi exactement que possible le maximum de la température de l'air au-dessus de l'Océan.

La mission se propose d'établir aux Kerguelen une station auxiliaire avec des enregistreurs photographiques de variations magnétiques, un théodolite magnétique, un appareil d'Herdweiller et un inclinomètre d'induction. En cet endroit des observations météorologiques s'exécuteront comme aux stations de second ordre; on se servira en outre d'enregistreurs. En novembre, l'expédition principale quittera ces îles, ira à l'Est jusqu'au 90e degré de longitude puis se dirigera vers l'île de Termination, et de là vers la côte occidentale hypothétique de la Terre Victoria.

C'est là que s'organisera la station principale qui fonctionnera pendant une année entière, à peu près du commencement de février jusqu'à l'époque correspondante de l'année suivante. Alors commencera le retour de l'expédition qui se dirigera à l'Ouest vers la mer de Wedal, si c'est possible, et de ce point, par la Géorgie du Sud, vers Tristan da Cunha. A partir des Kerguelen des observations magnétiques et météorologiques se continueront pendant le voyage comme auparavant. A la station principale se trouvera un assortiment complet d'instruments de variations magnétiques avec une installation pour mesures absolues.

Les observations météorologiques se feront à la station principale comme dans une station de deuxième ordre, avec des enregistreurs en plus; on observera en outre d'autres phénomènes remarquables, en particulier ceux qui se produisent dans les couches supérieures de l'atmosphère. Un des membres de l'expédition se chargera, pendant la traversée, des observations météorologiques et magnétiques. Aux heures de terme, le personnel du navire aidera. A chaque station, il y aura deux observateurs avec des aides.

Le navire qui doit porter l'expédition allemande, n'a pas encore reçu de nom définitif; membrure et sa coque sont entièrement en bois avec un gréement complet de voiles; une machine auxiliaire permettra de suppléer à l'absence momentanée du vent. Cette machine à ses accessoires occupera la partie postérieure du navire pour ne pas troubler les observations magnétiques faites à l'avant sur la passerelle du commandant. Le reste, dans un rayon de six mètres au moins du poste d'observations, tout emploi du fer est prohibé autant que le permettent les conditions de solidité du bâtiment.

L'eau d'Abita carbonisée donne un bon appétit. Pour les estomacs faibles, elle est ce qu'il y a de mieux.

AMUSEMENTS

PARC ATHLETIQUE.

C'est toujours et partout un événement que la mise à exécution d'un opéra comme Fra Diavolo. Depuis deux soirs cette représentation fait fureur et tout nous fait espérer qu'il en sera de même jusqu'à ce soir, pour la plus grande gloire de M. S. Langlois et le plus grand plaisir du public.

WEST END.

Superbe, le programme d'hier soir, au West End. Nous nous contenterons de citer un pot-pourri sur les principaux motifs de Macbeth, de Verdi, et la scène de la bénédiction des poignards, des Huzarinettes. A noter, la réapparition de M. A. Veazy comme cornettiste, et l'ouverture de la Muette de Portici. Evidemment, le corps de musique qui nous arrive de Chicago connaît à fond toute cette musique; on s'en aperçoit à sa façon de l'exécuter.

WEST END.

Pour guérir à jamais de la constipation. Prenez le Cascaol Candy Cathartic, etc.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 29 juin 1900. L'étage à 8 heures A. M.

Table with 5 columns: Station, Hauteur de l'eau, Hauteur de la marée, Hauteur de la lune, Changement de la marée. Lists various stations like St-Paul, Bayou de l'Est, etc.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur SAMEDI 30 JUIN 1900.

Rivière Rouge—ELECTRA, à 5 P. M. Rivière Ouachita—PARLOR CITY, à 5 P. M. Madisoivre—NEW CAMELIA, à 4 P. M.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

Commence le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

QUATRIÈME PARTIE.

II

(Suite.)

Et, pour échapper à une tentation de plus en plus grande, Claude Varaguez replaça dans

la cachette tout ce qu'il en avait sorti.

III

Albéric Soucard débarqua très tard à la gare de Lyon.

Il se fit conduire dans la quartier des Halles, où il avait conservé son cabinet garni.

Le lendemain, dans la matinée, il sonnait chez Me Silvère, le jeune avocat, auquel il allait de voir la liberté anticipée de celle qu'il aimait.

Celui-ci le reçut sur le champ. Et, lorsqu'il eut lu la lettre de son futur beau-père:

—Mon ami, tout s'arrange; j'allais justement envoyer à M. Varaguez un télégramme très explicite; il me survient une grosse affaire à plaider d'ici quelques mois, c'est vrai; mais je voudrais être mis au courant, avant mon départ pour le Val-Rose, où je ne resterai plus du reste qu'une quinzaine...

—Pour cela, il me faut huit jours. Je ne puis guère garder ici une semaine, cette pauvre Chérie, encore moins la laisser en prison... Il eut donc fallu que M. Varaguez reût le voyage pour venir la chercher...

—Il est excessivement fatigué, cela le mettrait dans des conditions de santé toute à fait mauvaises... Ce sera vous, qui emmènerez la-bas, celle qu'on y attend avec

impatience.

Albéric ne répondit point. Me Silvère manifesta, en le regardant, un étonnement.

—Je crois que l'on peut vous confier cette mission? —Monsieur... Ohérisse pour moi, au-dessus de toutes les créatures...

—N'êtes-vous pas heureux de la ramener, vous, là où vous avez passé côte à côte votre première enfance? Car jusqu'à ce que Mme Varaguez la reprenne à votre grand-mère, vous courriez, avec elle, les chemins.

—A ce moment déjà je ne voyais que par ses yeux. —Alors, mon cher Soucard... —C'est le bonheur qui me rend muet.

—Il baissa un instant son visage, au profil brun et régulier, le type très pur du Midi, et tremblait tout à coup, comme un enfant: —Voyez-vous, j'ai peur de moi... de l'émotion que j'ai en la voyant.

—Ah! attendez-vous à la trouver changée... très changée. —Pensez, enfermée si longtemps... Pourvu qu'elle s'en remette!

Il y avait dans ses yeux, dans sa voix, une telle angoisse, que son interlocuteur répondit: —Certes, elle s'en remettra; les bons soins, le grand air, la liberté...

—Oui, la liberté!... Ah! pauvre! pauvre!... Ah! misé-

re de nous, qui l'avons laissée enfermer là!...

—Nous n'y pouvions rien, c'est elle-même qui s'est condamnée. —Enfin, c'est fini!... Oui, c'est elle qui l'a voulu... Mon Dieu! quand je vais me retrouver en sa présence!

—J'irai avec vous à Clermont... Je vous ramènerai tous deux... vous mettrai dans le rapide de Béziers... A moins qu'elle ne soit trop fatiguée, pour supporter immédiatement le voyage.

—Il faudrait qu'elle fût bien malade... Il paraît que c'est tout son désir... —Elle ne vit plus que pour cela...

—Vous a-t-elle parlé de moi? —A plusieurs reprises: "Et Albéric, il m'aime toujours!... Je serai bien heureuse de le revoir!"

—Si je l'aime toujours!... Sait-elle qu'elle est libérée? —On ne le lui apprendra qu'au dernier moment... Quoiqu'elle y soit préparée, on craint l'émotion.

—Elle est donc bien faible? —De l'anémie... Cela passera vite... Un bon régime, et du bonheur...

—Alors, quand partons-nous à Clermont, monsieur? —Aussitôt après déjeuner... vous pourrez coucher à l'hôtel; je rentrerai ce soir, ayant besoin moi, demain, très tôt... A moins que la mise en liberté n'ait lieu dès aujourd'hui; alors nous ren-

trierons ensemble.

—Je viendrai vous prendre... A quelle heure? —Vous ne viendrez pas me prendre, vous restez et déjeunez avec moi; il est près de onze heures.

Albéric balbutia. —Vous êtes bien bon... Il n'y a pas à dire, tout le monde est bon.

Et d'une voix plus ferme: —Vous et Marie-Thérèse vous êtes digne l'un de l'autre... Pauvre demoiselle, je crois qu'elle en mériterait aussi du bonheur.

—Si cela ne dépend que de moi, Soucard, peu de femmes en auront autant qu'elle... Non seulement je l'aime, voyez-vous, mais j'ai pour elle une estime, plus grande encore peut-être, plus haute que l'amour... Quand on est pris de cette façon, on ferait pour la femme, l'objet de votre culte, on aimerait faire plâtrer, car l'occasion ne s'en présente pas toujours, des sacrifices surhumains.

—Je comprends M. Silvère; les circonstances ne sont pas pareilles... et je ne peux pas faire de comparaison... Moi, pour Chérie, je voudrais pouvoir mourir.

Frédéric le considéra encore. Il y avait, dans le ton de ce garçon, une franchise héroïque. Il était vrai sans exagération, sans extravagance.

La prisonnière de Clermont lui avait donné ce fanatisme simple, sans phrases, capable de pousser aux actions extrêmes. Les deux hommes causèrent encore une bonne demi-heure, avant de se mettre à table. Aussitôt après déjeuner, ils partirent pour la gare du Nord. Lorsqu'il franchit le lourd portail de cette maison, autour de laquelle, les dimanches où il était venu à Clermont, le cœur plein de rage et de peine, il tournait, faute de pouvoir y pénétrer, il sembla au pauvre garçon qu'il s'arrêterait de battre, son cœur.

Alors qu'il eût dit, avec l'ivresse d'apporter à celle qu'en deux années il ne revoyait qu'une fois à la Cour d'assises de Montpellier, et entrer heureux, l'âme dilatée, il se sentait comme si une griffe pénétrait en lui, s'accrochait à sa chair, torturé, plein d'appréhension.

qu'il avait en partie longé, sonnait au-delà de la porte, chaque bruit insolite, il frémissait.

—Etait-ce elle qui venait? Il devait attendre relativement longtemps. L'avocat conversait avec le directeur.

—Devait-on mettre la jeune fille et son camarade d'enfance en présence avant la levée d'écran? Me Silvère promettait à Albéric qu'il lui apprendrait le premier la nouvelle.

L'émotion, mitigée par celle de le revoir, serait peut-être moins forte pour la jeune fille. Une religieuse monta à l'infirmerie.

Car depuis huit jours Pulchérie n'avait pas eu l'énergie de descendre. La consommation faisait chez elle des progrès inquiétants.

Une toux irritée la prenait parfois, qui amenait à sa bouche une très légère mousse rosée. —Il est grand temps qu'elle sorte, disait le docteur; l'air pourra beaucoup, et surtout la liberté.

Assise près d'une fenêtre fermée; elle regardait à travers les vitres, dans le jardin, les arbres commençaient à se dépouiller.

Et si ses lèvres restaient closes, son cerveau vibrait de la même pensée, celle qui la poursuivait à présent jour et nuit: "Si la délivrance n'est pas proche, quand elle viendra je se-